

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

Il n'y avait que moi qui fusse exempt de tels soucis; et comme mon cœur m'emportait en avant, en un clin d'œil j'étais devant la claire-voie qui sert de barrière à la gare. Derrière la claire-voie, un jeune homme, le cou tendu, scrutant de loin, d'un air préoccupé, au sein de la foule des voyageurs, poussait sa tête à droite, à gauche, pour mieux distinguer à travers les différents groupes, et forçait en arc un jonc que ses deux mains pressaient par les deux bouts. J'arrive à cinq pas de lui, nos yeux se rencontrent.

“ Comment! est-ce vous, mon Père? s'écria-t-il avec l'accent de la plus vive surprise.

— “ Mais oui, cher enfant. Comme le bon Dieu vous envoie là à propos! ”

“ Aloys fut un court moment avant de se reconnaître tout-à-fait; puis il s'écria: “ Vraiment! Dieu n'avait jamais été avec moi comme cela auparavant! Je ne puis m'empêcher de reconnaître sa main dans tout ce qui m'arrive depuis quatre ou cinq jours. Mais papa est peut-être arrivé par ce train; partons vite. ”

“ Ce disant, il s'empare de mon bras et m'entraîne. Tout auprès de la gare est l'embouchure d'une rivière: un terrassement s'élève entre l'eau et la ligne ferrée sur un assez long parcours. Le talus, en pente douce du côté de la mer, est couvert de larges pierres disposées en forme de pavé. En moins d'une minute nous marchions sur ces pierres, Aloys et moi, à l'abri des regards de la foule qui se pressait autour de la gare, et suffisamment cachés du côté de la ville. La mer était haute; les vagues venaient clapoter à travers les pierres et expirer en léchant le pavé jusqu'à nos pieds.

“ Le premier mot qu'Aloys me dit, après avoir assuré notre retraite, fut celui-ci: “ Vous venez pour me baptiser? ”